



Quand la terreur s'abattait sur les journalistes

L'histoire du journalisme algérien restera à jamais marquée par le souvenir des années du terrorisme. Des années noires : 120 professionnels assassinés. Des images insoutenables : celles de ces cortèges funèbres menant nos collègues vers leur dernière demeure. Et puis cette terreur, sciemment instaurée par l'organisation terroriste, pour tenter de détruire l'un des plus importants remparts de liberté.

Abla Chérif - Alger (Le Soir) - Tout commence en 1993 lorsque les rédactions des journaux algériens apprennent avec effroi l'assassinat de Tahar Djaout, journaliste et écrivain réputé. Il a été tué de deux balles dans la tête alors qu'il quittait son domicile. La nouvelle atterre et provoque une onde de choc qui ne prendra fin qu'à la fin des années 90. Tahar Djaout est la première victime d'une liste qui ne fera malheureusement que s'allonger avec le temps.

A travers ses branches armées, le Front islamique du salut (FIS) a déclaré une guerre sans merci contre les intellectuels en général et les journalistes en particulier. «Ceux qui nous combattent par la plume périront par la lame», la phrase est gravée dans la mémoire de tous les survivants de cette époque. Le Front islamique du djihad armé (FIDA), spécialisé dans la traque et l'assassinat des journalistes, met à exécution sa «devise» sanguinaire en égorgeant Makhlof Boukhezzar, journaliste à l'ENTV.

Le corps mutilé de la victime est retrouvé dans le coffre de sa voiture. Très vite, d'autres groupes ter-

roristes issus de la même matrice (le FIS) prennent le relais. L'Armée islamique du salut (AIS) et les Groupes islamiques armés (GIA) se déchaînent à travers tout le territoire. Désormais, le quotidien de tous les journalistes algériens change radicalement. Consigne est donnée de modifier chaque jour les horaires d'entrée et de sortie.

La routine est bannie. Les déplacements scrupuleusement étudiés. En dépit de ces mesures draconiennes, les assassinats se poursuivent. La radio, la télévision, la presse officielle et privée sont mis à très rude épreuve. Mais la saignée se poursuit.

Des journalistes continuent à tomber sous les balles des terroristes. Les groupes armés se basent sur les informations que leur fournissent les réseaux de soutien qui prolifèrent à travers les villes. Des individus sont spécialement détachés pour épier les cibles, guetter leurs allées et venues et surtout repérer les horaires de la victime potentielle.

Des listes de journalistes à abattre sont publiées, parfois même collées aux murs des mosquées



L'histoire du journalisme algérien restera à jamais marquée par le souvenir des années du terrorisme.

sous contrôle de la mouvance islamiste radicale. La situation de la presse en Algérie fait le tour du monde. Elle atteint de telles proportions que l'Etat accepte la demande qui lui a été faite d'octroyer aux journalistes des logements sécuritaires de façon à leur épargner des déplacements routiniers mettant, à coup sûr, leur vie en danger.

La Maison de la Presse, rebaptisée des années plus tard Maison de la Presse Tahar Djaout, bénéficie d'une surveillance particulière. Le 11 février 1996, un terroriste gare un véhicule piégé (300 kg de TNT) près

de la façade externe de la Maison de la Presse. Le mur est mitoyen avec les locaux du *Soir d'Algérie*.

La déflagration endommage gravement la bâtisse et provoque la mort de trois personnes. Sept blessés sont à déplorer. Des victimes, 26, sont également enregistrées parmi les passants.

Une famille qui sortait ce jour-là faire des achats en prévision de l'Aïd est décimée. Les terroristes viennent de frapper un lieu symbolique. Mais la tentative d'annihiler toute volonté de combattre le terrorisme est, une fois de plus vouée à

l'échec. *Le Soir d'Algérie*, doyen de la presse indépendante, réapparaît 2 jours après, en dépit du coup dur qu'il subit.

A travers tous les médias, des reportages, des articles, et bien d'autres produits écrits dénoncent quotidiennement le mal qui menace le pays dans sa globalité. Au fil du temps, une résistance incroyable s'est mise en place au sein de la corporation. Elle a permis de dépasser et de vaincre l'une des étapes les plus terribles de l'histoire d'Algérie.

A. C.

La vie a toujours raison de la mort

La vie a toujours raison de la mort et c'est ce que la plupart des Algériens, confrontés à une terrible épreuve et se trouvant seuls, ont prouvé. «Tirons notre courage de notre désespoir même», disait Sénèque. Les commanditaires du chaos qui ont eu recours aux voitures piégées, une année après le plébiscite du Président Zeroual, ont cru faire peur mais ils se sont trompés sur le réflexe de survie du citoyen.

Celui-ci, ébranlé par tant de drames, voulait juste vivre dans la tranquillité : une aspiration légitime mais ô combien difficile à atteindre ! Dire que tout le monde, avant 1988, disait : «Que tout brûle !»

Face au terrorisme, il y a la résilience citoyenne. On le voit aujourd'hui en Tunisie, en

Syrie et en Irak – et, ironie du sort, au cœur même de Paris –, au lendemain d'un attentat dévastateur, la résistance au terrorisme est encore plus forte et plus motivée. Après le massacre du 11 février, il fallait que *Le Soir d'Algérie* sorte de nouveau des imprimeries. Il y a eu une solidarité des confrères et le soutien massif des lecteurs. C'est ainsi que le collectif rédactionnel du *Soir d'Algérie* avait été hébergé provisoirement dans les locaux d'*El Watan*, dans l'enceinte de la Maison de la Presse.

L'aventure ne devait pas cesser et le combat avec. Tuer un journal, c'est tuer la liberté d'expression. *Le Soir d'Algérie* a repris dans les kiosques, il n'a pas cessé de paraître, et c'était une immense victoire. En pleine tour-

mente de la guerre civile à Beyrouth, les journaux continuaient à sortir et à être lus ! L'autre victoire contre l'oubli est la sortie à titre posthume du roman *Neuf jours de l'inspecteur Salah Eddine* du talentueux et caricaturiste Mohamed Dorbhan, publié aux éditions Arak en 2011. Mohamed Dorbhan, victime de l'attentat du 11 février 1996, était discret, d'une extrême gentillesse, apprécié par ses collègues du *Soir* et par tous ceux qui ont eu le plaisir de le lire. Au milieu des années 1980, Dorbhan était à *Algérie-Actualité*, connu déjà pour son style mordant.

Comment ne pas faire le lien avec le roman, prémonitoire, de Tahar Djaout, publié aussi à titre posthume, *Le dernier été de la raison*, avec le précieux concours d'Abrous

Par Mohamed Balhi*

Outoudert ? L'autre geste symbolique entrepris par les responsables du *Soir d'Algérie* est le fait d'avoir baptisé leur salle de rédaction du nom du rédacteur en chef Allaoua Aït Mebarek.

Aujourd'hui, si on n'entretient pas la flamme du souvenir, loin des rancœurs et de l'esprit de revanche, c'est comme si, quelque part, on a failli. Il ne faut pas qu'à l'oubli succède l'indifférence ! Quand rôdent les hyènes, il ne faut pas leur donner l'occasion de déterrer nos morts.

M. B.

*(Directeur de la rédaction au *Soir d'Algérie* de mars 1996 à 1997)

ATTENTAT DU 11 FÉVRIER 1996

J'avais deux ans ...

Je n'avais sans doute pas l'âge ou peut-être pas assez d'imagination, à deux ans, pour comprendre ce qu'était le terrorisme intégriste, et tout ce qui s'y référait. Ces deux mots qui faisaient horreur à tout Algérien à cette époque-là, et auxquels on a substitué l'appellation réductrice de «décennie noire», n'ont pas tellement marqué mon enfance. Chose que je ne regrette certainement pas, Dieu merci ...

Par ailleurs, avec le temps, on me racontait progressivement que j'étais née à une époque où «rien n'était évident» ... Avec le temps, j'ai compris que ce «rien», dont on parlait, désignait «la vie» avec ce qu'elle comprenait de plus simple, de plus banal : marcher dans la rue, revenir à la maison en un seul morceau, aimer, croire, encore moins rêver ou penser ... L'attentat qui a ciblé *Le Soir d'Algérie* ce jour de Ramadhan, coïncidant avec un 11 février 1996 aux environs de 15h30, causant la

mort de trois journalistes du quotidien et d'une trentaine de citoyens ... je n'en connaissais pas grand-chose non plus. Du moins, c'était le cas avant que j'intègre la petite famille de ce journal, de «notre journal».

Pas plus tard qu'hier, 20 ans après ce drame, mes collègues Safia, Naïma, Hayat, Kamel et Samir, rescapés de l'attentat, peinent encore à évoquer cette journée cauchemardesque sans revivre fatalement ces instants d'effroi et d'affolement. Une explosion qui a fait som-

brer une grande partie de la Maison de la presse dans la noirceur, à l'image de ce terrorisme religieux à l'origine de ce massacre. Avec un souvenir insupportablement vivace que mes camarades, ayant vécu et survécu à ce génocide, décrivent cette scène d'horreur où gisaient par terre des lambeaux de chair et des débris de murs et de plafonds démolis et noircis. Une ambiance d'apocalypse régnait ce 11 février 1996, qui a enregistré l'attentat de Bab-El-Qued et celui de la Maison de la presse, Tahar-Djaout. Des cris d'horreur, des pleurs et des sanglots dans un air accablé. Il est vrai que les attentats terroristes étaient le quotidien des Algériens durant ces années de malheur, mais même si on ressentait la même terreur à chaque drame, on ne s'y habitait pas, on ne développait pas son instinct de survie. Pourtant, personne n'avait fui ces lieux de désastre à ce moment à la

Maison de la presse, chacun tâtant le terrain à la recherche de rescapés et de cadavres, du moins ce qu'il en restait, afin de les identifier.

C'est dans cette même salle de rédaction où nous rédigeons quotidiennement nos articles, aujourd'hui, qu'ont été lâchement assassinés trois journalistes du *Soir d'Algérie* : Allaoua Aït-Mebarek, Mohamed Dorbhan et Djamel Derraza. Ce jour-là, mes collègues ont perdu les siens et l'Algérie a été encore dépossédée d'une partie de son élite.

Des symboles qui ont fait de leur métier plus qu'un simple métier mais un véritable engagement. Un engagement inconditionnel à rassurer et à communiquer à leurs lecteurs, à travers leurs écrits, leur optimisme, leurs visions d'un Etat de droit et de liberté et leur rêve d'un avenir meilleur. Mais par-dessus tout, ils étaient parmi ceux qui luttaient d'arracher-pied pour transmettre ce petit

grain d'espoir signifiant que la vie continue ... c'est ce dont avait tant besoin l'Algérien à cette époque, où tout le contraignait à la détresse et au désespoir. Ce sont simplement des militants pour la vie, et que nous n'avons sûrement pas le droit d'oublier.

Moi, comme la plupart des jeunes de ma génération, méconnaissons encore «un peu trop» ces années de drame et de sang qu'a subi le peuple algérien. Sans doute que les manuels scolaires n'évoquent aucunement le sujet. Or, c'est également le rôle de tout un chacun, de la société civile comme des médias de faire en sorte que cela se sache, que l'on n'ignore plus cet «entre-temps» de notre Histoire et parcelle de notre identité. Car ce n'est certainement pas en négligeant une profonde blessure que celle-ci se cicatrise, mais en la traitant.

Naouel Boukir